Deux personnages féminins de Francis Bebey : Agatha Moudio et Suzanna

Daouda Pare

Université de Ngaoundéré (Cameroun), Faculté des arts, lettres et sciences humaines, laboratoire « Textes et imaginaires »

pare_d@yahoo.fr

Résumé : Le présent article propose une étude comparée de deux figures féminines majeures dans la production artistique du Camerounais Francis Bebey à savoir, Agatha Moudio et Suzanna. Ces deux personnages, l'un romanesque et l'autre musical, attestent d'une forme de constance dans le regard que l'artiste pose sur les problèmes sociaux en général et, plus spécifiquement, sur les combats de la femme pour son affirmation sociale. Dans cette production artistique où l'humour le dispute à la tendresse, la justesse des combats sociaux est portée au plus haut point par des personnages féminins au charisme avéré.

Mots-clés : femme, lutte sociale, personnage féminin, condition féminine.

Introduction

Il y a chez Francis Bebey comme un désir de jouir des circonstances conflictuelles de la vie. Sa conception des rapports humains semble ne rien prendre au tragique. Les difficultés de tous ordres sont tournées en dérision, et la vie prend comme un regain d'authenticité dans ses propos. Cette manière de faire est perceptible dans ses chansons comme dans ses livres. Je me propose de faire un rapprochement entre deux de ses œuvres, dont le thème commun est la place de la femme dans la société, notamment dans ses rapports avec l'homme. Il s'agit du célèbre roman *Le Fils d'Agatha Moudio* et la composition musicale intitulée *La Condition masculine*.

1 La lutte légitime pour l'épanouissement de la femme

Dans le roman, le personnage éponyme, Agatha Moudio, jouit d'une mauvaise réputation. Le village la honnit, parce qu'elle affiche une certaine indépendance. Rejetée par son père dès sa naissance – parce qu'étant une fille alors que lui, attendait que sa femme lui donne un garçon –, elle grandit dans une certaine indépendance d'esprit

qui fait d'elle une femme marginale. Ses agissements remettent en cause l'ordre social, par exemple lorsqu'elle affirme le rôle vital de la femme dans une société fortement masculine et machiste : « Je suis la fille de ma mère avant d'être celle de mon père. » (P. 31 [1].) Autrement dit, dans l'optique de cette jeune fille mûrie trop vite, la femme, sa mère notamment, jouit d'un prestige familial certain, malgré que la société le lui refuse.

Plus encore, Agatha est une jeune fille qui aspire à un mariage heureux. Elle est candidate au bonheur dans un mariage qu'elle veut décider elle-même, contrairement à la tradition qui impose à la fille d'épouser l'homme que les parents – le père notamment – lui aura choisi. Elle le dit sans ambages à Mbenda, le héros du roman : « [...] je vais te dire : c'est moi que tu épouseras, parce que tu m'aimes, et que moi je t'aime plus qu'aucune autre femme ne t'aimera jamais au monde. » (P. 37.) Le commentaire du héros-narrateur, à la suite de ces déclarations d'Agatha, sont révélateurs de la nouveauté et même du caractère révolutionnaire qu'elles contiennent. Voici ce qu'en dit Mbenda :

> Agatha m'inquiéta un peu par cette manière de m'annoncer que j'allais l'épouser, elle, et pas une autre femme. Je ne sais quelle sensation désagréable parcourut d'un trait mon épine dorsale, comme la jeune fille parlait avec cet air plein d'assurance. J'eus un peu peur. Je me dis qu'avec une femme comme celle-là, l'avenir me réservait sans doute, entre autres surprises, celle d'avoir à compter avec la personnalité très marquante de ma chère épouse. (P. 37.)

Agatha apparaît donc comme une espèce de mauvaise conscience des hommes, bouleversant l'ordre social établi, remettant en cause un système de valeurs millénaires. Son itinéraire atypique fait d'elle une icône de la lutte pour l'émancipation de la femme.

Dans la chanson *La Condition masculine*, Suzanna est l'autre personnage féminin porte-étendard de la lutte pour l'émancipation de la femme. Ce « petit chef-d'œuvre d'humour et d'ironie [2] » paraît en 1975, déclarée « Année de la femme » par l'ONU. Autant dire que Francis Bebey prend le discours officiel à contre-pied. Contrairement à l'ambiance générale qui célèbre la femme, lui, chante plutôt l'homme et sa difficulté d'être. En effet, Suzanna, l'héroïne absente de la chanson, paraît comme la femme que les mutations sociales ont transformée. Elle si traditionnelle au départ, si obéissante et soumise, devient, avec les mouvements de revendication féministe, une révoltée. Francis Bebey donne d'elle l'image de la femme survoltée contestant l'ordre social machiste. Cette contestation apparaît dans la désobéissance et le refus de la soumission aveugle :

> Maintenant je dis à Suzanna : « Donne-moi de l'eau. » Elle me répond qu'il faut que j'aille chercher l'eau moi-même... Je lui dis : « Donne-moi à manger ; j'ai faim. » Elle ne m'écoute même pas. Elle me parle seulement de la condition féminine.

1. Toutes les citations du corpus renvoient à l'édition originale, parue chez CLE en 1967. Elles sont suivies de l'indication de page entre parenthèses.

2. *Encyclopédie Microsoft Encarta*, 2003, CD-Rom.

Pour mieux appréhender la situation, il faut retourner au contexte narratif. Le texte de la chanson se résume dans les lamentations d'un homme. Ce sont les récriminations d'un homme contre sa femme. Celle-ci n'intervient nullement dans le texte ; ses paroles sont seulement citées par le mari, de façon ironique et caricaturale. Bref, la femme est apparemment absente, puisque l'homme occupe l'espace du texte par sa voix et ses problèmes. Le récit de ses misères se résume dans cette phrase où l'auditeur est pris à témoin : « Il faut te dire que ma condition masculine est devenue très malheureuse ici. »

Au final, la femme semble résolument engagée à faire changer sa condition. Que ce soit Agatha, émancipée et libre, ou Suzanna, bataillant contre le poids des traditions, toutes représentent l'image de la femme africaine moderne, différente de la femme traditionnelle dont l'avis ne comptait pas. Mais cette irruption du féminisme dans le monde africain ne va pas sans heurts. Elle bouleverse les habitudes sociales et installe même des lignes de résistance, quelques fois parce que les féministes, elles-mêmes, déclinent mal leur sujet.

2 Les lignes de résistance

La transformation subie par la « condition masculine » semble être la résultante d'un copiage servile des habitudes venues d'ailleurs. Car, selon la chanson :

> Ces gens-là, ils ont apporté ici la condition féminine. Il paraît que là-bas, chez eux, ils ont installé une femme dans un bureau, pour qu'elle donne des ordres aux hommes ! Aïe ! Tu m'entends des choses pareilles ? Et depuis, les femmes de notre pays parlent seulement de la condition féminine.

Il y a donc, dans la vision du narrateur, une opposition entre ici et là-bas. « Ici », c'est également « notre pays », le lieu où la femme n'a pas voix au chapitre. Elle n'a qu'une seule condition : « Obéir à son mari, lui faire à manger, lui faire des enfants. Voilà tout ! » selon les termes de la voix masculine qu'on entend dans la chanson. La condition masculine que le narrateur-chanteur présente, n'a donc de sens que dans la mesure où elle affirme sa domination sur la femme. Autant dire que l'homme, quels que soient ses désirs et ses tendances naturelles, se refuse à toute idée de progrès et reste cramponné à ses certitudes et à sa tradition. À ses yeux donc, le comportement d'une femme en marge des conventions connues peut paraître scandaleux.

Dans le roman Le Fils d'Agatha Moudio, le héros, Mbenda, accepte d'épouser Fanny, la gamine qu'il n'aime pas, mais à qui il est lié par le devoir d'obéissance à la tradition ancestrale. C'est donc par soumission à la tradition qu'il consent à ce mariage au détriment d'Agatha Moudio, celle qu'il porte dans son cœur et dans ses pensées. Pour autant, Fanny, la fillette naïve que Mbenda épouse, bien qu'elle donne l'image de la femme soumise, respectueuse du rite traditionnel du mariage, obéissante et serviable envers son mari, finit par commettre l'adultère. De même, Agatha se bat pour acquérir le bonheur d'épouser l'homme qu'elle veut ; elle affiche une grande indépendance vis-à-vis des traditions, ce qui concourt à irriter les tenants de cette tradition ; elle finit tout de même par déraper et tomber dans le libertinage. Son effronterie l'amène, à certains moments, à défier tout le village, confirmant ainsi la réputation qu'elle s'est

faite de « fille de mauvaise vie » (p. 93). Car Agatha, par ses fréquents séjours à la ville, et particulièrement dans le quartier européen, finit par ramener, à son insu, des habitudes étrangères. C'est du moins ce que pense le héros, lorsqu'il lui reproche la déclaration qu'elle lui a faite :

> Tu me parles exactement comme les blanches parlent à leurs hommes [...]. Tu m'effraies car je pense que tu me ferais la même chose si nous étions mariés. Tu parles peut-être de cette façon-là parce que tu connais les blancs, mais chez nous, ici, tu sais bien qu'une femme ne dit jamais à un homme : « Tu m'épouseras, c'est moi que tu épouseras... » (P. 38.)

Dans l'optique de Mbenda, donc, l'attitude d'Agatha est étrangère à la communauté. C'est ce qui la rend détestable et même suspecte aux yeux de beaucoup.

En définitive, au regard des images des deux femmes, à travers le parcours des deux héroïnes, l'on peut dire que le combat des femmes, dans l'œuvre romanesque comme dans la pièce musicale de Francis Bebey, se heurte à certains travers causés par les femmes elles-mêmes : elles oublient parfois que chaque société a ses valeurs, et que les changements qu'on voudrait introduire ne doivent pas détruire l'équilibre social. Agatha a semblé avoir réussi son pari, en épousant l'homme qu'elle voulait. Mais son échec retentit lorsque l'enfant qu'elle met au monde s'avère être un métis, preuve manifeste de sa « connaissance des blancs ». De même, Suzanna se voit ramenée à l'ordre par la bastonnade. Son mari use de la violence pour retrouver son autorité, non pas nécessairement par refus de comprendre la situation de la femme, mais par agacement. Celle-ci a dérogé au code social en prétendant non seulement à la parole, mais également à la mauvaise humeur. Le narrateur-chanteur raconte sa conversation avec Suzanna, la réaction de cette dernière, et les conséquences qui ont suivi :

> — Écoute [Zuzanna], Moi je ne connais qu'une seule condition féminine : la femme obéit à son mari ; elle lui fait à manger ; elle lui fait des enfants. Voilà tout !
>
> — Tu sais que Suzanna s'est fâchée ? Elle est venue me parler, à haute voix, comme si elle était un homme. Moi, je l'ai battue... Elle a crié pour appeler tout le village. Je lui dis Zuzanna ne crie pas. Tous les jours tu me parles de la condition féminine. Moi je te montre seulement la condition masculine.

Ainsi, avant d'avoir conquis la parole, la femme prétend déjà à gronder, à « parler à haute voix ». Son combat n'est pas structuré ; elle brûle les étapes. Mais la question que pose le narrateur-chanteur, bien qu'elle exprime de l'agacement, témoigne quand même de l'intérêt qu'il porte au sujet :

> La condition féminine, tous les jours, tous les jours...
>
> Dis-mois : la condition féminine-là,
>
> Est-ce que c'est même plus grave que la condition masculine ?

Conclusion

À tout prendre, la justesse du combat de la femme n'est jamais remise en cause dans la production artistique de Francis Bebey. Au contraire, il y a lieu de s'interroger sur le sort réservé à la femme. Mais cette interrogation ne devrait pas se faire dans une perspective univoque. Elle doit intégrer la place de l'homme également. C'est ce que résume la réflexion du héros du *Fils d'Agatha Moudio*, lorsqu'il convie la femme moderne à prendre la parole :

> La femme africaine des temps modernes a quelque chose à dire. Je lui souhaite de placer son opinion à l'endroit opportun de la conversation, afin que son mari, civilisé à cent pour cent, tienne compte de l'avis exprimé par elle. Tout le monde doit profiter du progrès. (P. 38.)

Le progrès : voilà, finalement, le maître-mot. Francis Bebey convie le genre humain au progrès. Sa vision des rapports hommes / femmes est profondément humaine ; elle s'inscrit dans l'édification d'une société plus harmonieuse, moins conflictuelle, et constamment tournée vers la quête du bien-être pour tous.

Bibliographie

Bebey, Francis, Le Fils d'Agatha Moudio, Yaoundé, CLE, 1967.

Bebey, Francis, La Condition masculine, Universal Records, Direct Stream Digital, SBN-031, 1975.

Banga, Amvéné Jean Désiré, « Polémique et accommodation de l'oralité francophone », in C. Dili Palaï et D. Pare, Littératures et déchirures, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 59-76.

Calvet, Louis-Jean, « Donny Elwood. L'Afrique au quotidien », in Le Français dans le monde, n° 300, 1998.

Fandio, Pierre, « Le discours féminin et la loi du silence au Cameroun », in Palabres, vol. 3, n° 122, avril 2000, Femmes et création littéraire en Afrique et aux Antilles, p. 147-160.

Ndachi Tagne, David, Francis Bebey, Paris, L'Harmattan, 1993.

http ://françois.granger.free.fr/bebey/musiques.disco.html (consulté le 17 février 2018).